Journal de la Nouvelle-Orléans.

BUREAU, 19, RUE DU CHARTRE.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 13 NOVEMBRE.

Feuilleton à la 3me page.

Théâtre de l'Opéra.

Messieurs et les artistes de l'Opéra :

Qu'ils soient très bienvenus le jour où *Eider n'a pas été sans un* sortir de St Thomas, il a conté l'hélvétique venant de Porto-Rico. Côtes d'Amérique, les passagers ont nuit, le sinistre spectacle d'un feu. C'est beaucoup d'émotions pour ceux peu habitués à courir sur la mer.

Danseurs et chanteurs sont aujourd'hui à terre ferme, et dans une ville où leur arrivée était attendue avec impatience. Le public ne les connaît pour la plupart, que par la réputation du nom et de leur talent. Mais, on, tous seront pour lui des amis. Son séjour parmi nous leur soit agréable qu'il promet de l'être et le divertissement à nous-mêmes ! C'est ce qu'il le plus cher.

Parmi ces que nous avons eu la fortune de voir, la saison dernière, et dont et le talent avaient indiqué le choix à la Direction de l'Opéra, quelques connaissances, Dumestre revenu.

Je veux dire, il est seul arrivé, à ce nous écrivons ces lignes. Rentrance, au moment du départ de par une grave indisposition, Mme Cambarqueira à Brest, le 19 de

La nouvelle en est venue avant le Cable, à son mari, qu'elle a tirée de légitime et fort grande anxiété.

Le public attend d'heure en heure dépêche annonçant l'arrivée aux de Mme Louise Durand, chanteuse légère de grand de Mme Von Edelsberg, chanteuse-contralto, qui voyagent en compagnie M. Hitchkock.

On s'est aussi recevoir avant peu un de M. Michot, l'éminent artiste dans le fait de fois charmée, l'an dans les critiques critiques où la France, et par le désarroi qui règne, il est permis d'avoir des craintes au sujet du départ de qui est attardé à Paris.

Direction a donc jugé utile de continuer un tour de l'ex-Académie de chanteurs dont M. Calzi homme prévoyant, avait eu la de établir les préliminaires.

Qui nous touche, nous ressentira l'absence de Michot un regret profond et aussi vif qu'est grande la place que nous a causée le retour de M. Michot nous manque, espérons nous dédommager, en la

Ce n'est en effet, de M. Colin qu'il s'agit ici : c'est à lui que M. Calabrési les ouvertures ouvertures qui pa devoir être suivies d'un engage

Mlle Rozée, Mme Nadali, nous cantatrices dont la réputation et le talent certain. On les dit jeunes, toutes deux. C'est au moins la bonne, qui est d'or, et de beaux yeux, le sourire au visage et y font l'intelligence de l'âme, l'artiste

Mme est représentée par M. Van maître de ballet, Mme Billon, et trois jeunes Viennoises dont commissions pas encore les noms. mé, et malgré quelques retards ne fait aucunement s'exagérer ce, la compagnie lyrique est attaquer sérieusement le grand

Difficultés que M. Calabrési a rencontrer pour former cette compagnie sont grandes. Elles naissaient situation où se trouvent Paris et la

Plusieurs des artistes engagés ne sont pas encore au courant de ce qui est exigé par le service mili- MM. Derocle, ténor léger, Marcevonde basse, Philastre fils, ténor, nombre de choristes et musiciens d'orchestre ont du répondre à l'appel se placer dans les rangs de la mobile. Le désarroi étant général, temps succédaient aux contre-

La tâche était ardue, M. Calzaque plus d'honneur d'y avoir Le public lui saura gré des efforts à faire dans l'intérêt de ses plaisirs.

La première représentation aura lieu prochain. La grande œuvre *Le Juif* inaugurera la brillante de représentations que nous promettent le Directeur de l'Opéra. Le public le plaisir d'y entendre Mlle Rozée, le rôle de Rachel, et Mme Nadali, Mme Rozée de la princesse Eudoxie, M. chanteur Eléazar ; M. Castelmary, Cardinal Brogni, et M. de Kéghel.

X.....

FRANCE.

Nouvelles additionnelles par le câble.

Bazaine et ses officiers.

COMPAGNIE D'ASSURANCES "LA SALAMANDRE."— Tous les souscripteurs à la Compagnie d'Assurances "La Salamandre" sont invités à passer, de neuf heures à dix heures ou de une heure à trois, au bureau du notaire Ed. Barnett, rue Royale, No 16, au premier, pour signer la charte.

LES EMEUTES DE PARIS.

Un bulletin venant de la capitale est arrivé à Nantes le 5, apportant les nouvelles dont suit le résumé :

Les membres du gouvernement ont adressé une proclamation au peuple, dans laquelle il est dit :

"Vous nous donnez vos ordres ; nous sommes restés au poste périlleux que la révolution du 4 septembre nous a assigné, et nous y resterons fidèles avec le pouvoir venant de vous. Nous accomplirons les grands devoirs que votre confiance nous impose. Le premier est la défense nationale, qui sera notre occupation exclusive. Nous réprimerons tous mouvements criminels par une sévère exécution des lois."

Dans une autre proclamation, Jules Favre a dit :

"La délivrance du pays n'est possible que par l'obéissance aux chefs militaires et le respect des lois."

MM. Etienne Arago maire de Paris, Floquet et Brisson, ses adjoints, ont donné leur démission.

Un nombre immense de gardes nationaux ont offert leurs félicitations à Trochu pour s'être tiré sain et sauf des mains des émeutiers. Le général a répondu par une courte harangue où il dit : "La République peut seule nous sauver. Si elle est perdue, nous sommes tous perdus."

M. Picard, ministre des finances, a puissamment contribué à la répression de ces colonnes rebelles prisonniers, le 31, à l'Hôtel de-Ville. Dès le commencement des troubles, il convoqua la garde nationale et fit entourer Gustave Flourens et ses hommes. Il envoya ensuite de fortes garde à la Banque, à la direction des postes, à l'imprimerie officielle et aux bureaux des divers ministères. Peu après, Félix Pyat et Blanqui envoyèrent des émissaires au ministère des finances, pour demander le paiement immédiat d'une forte somme d'argent. Mais M. Picard, à la tête des gardes nationaux de service, arrêta ces émissaires et les fit écrouer, en ayant soin de garder à titre de preuve, les ordres signés Pyat et Blanqui.

Le gouvernement a pris des mesures très énergiques contre les émeutiers. Ceux qui se sont rendus coupables des violences les plus graves seront jugés par le général Trochu dès qu'ils seront arrêtés. Le lendemain de l'émeute, M. Thiers a été insulté dans la rue par la populace. On dit que Blanqui, Flourens et les plus exhaltés de leurs adhérents sont incarcérés dans les caves de l'Hôtel-de-Ville. Le peuple demandait qu'ils fussent fusillés comme traîtres, mais leur jugement n'aura lieu qu'après l'élection.

M. Clément Thomas est nommé commandant de la garde nationale.

LES DÉPART DES AMÉRICAINS DE PARIS.

Une correspondance spéciale de Versailles, en date du 27 octobre, raconte le départ des Américains de Paris.

Trente voitures avaient été louées pour leur transport. Je faisais partie, dit le correspondant, d'un groupe de quatre personnes qui avaient acheté, moyennant 1,000 francs une voiture et deux bons chevaux. Quelques-uns des membres de la caravane américaine avaient été obligés, soit d'acheter un cheval et une voiture, soit de payer une forte somme pour se faire transporter à la gare.

La matinée était froide et humide, et notre voyage, dans ces circonstances, fut très pénible. Après avoir passé les Tuileries, qui sont devenues un camp immense, nous rencontrâmes un grand nombre de personnes attendant l'heure de la distribution des viandes de boucherie.

Nous étions précédés de MM. Ward et Hoffman, secrétaires de la Légation américaine à Paris. Parmi nous étaient M. et Mme O'Sullivan, M. et Mme Creamer, de Détroit ; MM. Harry Stone, Kidder, Hellmick, Weiler et Turnbull. Une vingtaine de Russes faisaient partie de la caravane.

Chaque Américain était pourvu d'un laissez-passer de M. Washburne, et avait dû signer un document attestant qu'il n'emportait ni lettres ni écrits d'aucune nature. Nous prîmes le chemin de Créteil. Hors des barrières, le pays était complètement dévasté : un nombre de fermes, ni maisons, ni bosquets ni fruits d'aucun genre. Pendant plus d'une heure, nous ne vîmes pas de soldats français, mais une voiture d'ambulance nous servait d'avant-garde. Après avoir passé sous les canons du fort de Charenton, nous arrivâmes à Créteil à 9 heures du matin. Le village, dont la population est en voie de disparaître, n'était que ruines et dévastation. Ayant dépassé les avant-postes français, à 9 heures et demie, nous aperçûmes les sentinelles perdues des Prussiens, à 10 milles des murs de Paris et moins de 2 milles des forts.

Les officiers prussiens nous demandèrent un cheval de voyage, le long des rives de la Marne, et nous nous trouvâmes bientôt auprès d'espèces de barricades construites par des soldats de soldats allemands, et armées de deux canons de campagne.

A 10 heures 15, le comte Papadopoli, secrétaire de M. Bismarck, avait examiné nos passeports, nous remit des saufs-conduits allemands. Pendant cette formalité, un officier prussien compta les deux chevaux de voiture et comptait les brandies d'arbre en commémoration du village.

A 11 heures 12, nous traversâmes toute chaque voiture étant escortée par des Allemands. Les avant-postes de l'armée ennemie s'étendent jusqu'à quelques lieues sur le versant d'Orléans.

Après quelques retards de douane, nous étions dans le village de Chevilly, et nous arrivâmes à Versailles à 3 heures et demie. Nous nous trouvâmes